

8. LIVRE V – L'EMPIRE ROMAIN, DON DU VRAI DIEU (2)

V, 11-23 Pourquoi Dieu a-t-il favorisé l'empire romain ?

Poursuivant notre lecture du livre V de *La Cité de Dieu*, nous arrivons à la thèse centrale de ce livre, retenue par les éditeurs pour lui donner son titre : l'empire romain est un don du vrai Dieu.

Pour nous, au temps des droits de l'homme, une telle thèse est loin d'aller de soi, car comment comprendre que Dieu ait pu ainsi choisir, ou du moins « aider », un peuple aussi cruel que le peuple Romain¹ qui s'illustra en particulier par le supplice de la croix ?

La réponse repose sur deux « évidences », qui ne s'imposent, il est vrai, qu'à la réflexion : d'une part, un empire, au même titre que le soleil et la pluie, et tout ce qui est destiné à périr, peut être donné aux bons comme aux méchants : il peut avoir de bons ou de mauvais empereurs, de bons ou de mauvais sujets ; d'autre part, un empire est une réalité politique qui dépend de la volonté des hommes mais qui, parce qu'elle vise à régler leur vie en commun, est indispensable à leur accomplissement. C'est parce que la dimension politique est exigée par la nature de l'homme, et parce que l'empire romain a réussi à imposer un état de droit, si imparfait soit-il, dans les pays du monde méditerranéen, qu'on peut dire que Dieu l'a favorisé. Sans être pour autant la cité de Dieu, dont il représente même en quelque sorte l'antithèse, il rentre par nature dans le dessein de la Providence, comme une étape nécessaire vers la constitution du Royaume de Dieu annoncé par le Christ, mais comme n'étant pas de ce monde. Ce Royaume, dans le contexte du sac de Rome et en contraste avec cette ville dite à tort « éternelle », Augustin, à partir de l'Écriture, l'a nommé Cité de Dieu, tout en précisant qu'elle ne serait pleinement visible qu'à la fin des temps, après que le tri aura été fait par Dieu entre les justes et les injustes – ceux qui auront accueilli le salut et ceux qui l'auront refusé –, cette cité à laquelle pourtant tous sont appelés.

C'est ce qu'il dit dans la magnifique synthèse du dessein de Dieu, tel que nous pouvons le connaître à la fois par la raison et par les Écritures, à la charnière des chapitres qui traitent du destin et de la question du « don » de l'empire romain.

Le dessein de Dieu

V, 11 Voilà pourquoi ce Dieu souverain et véritable qui avec son Verbe et son Esprit Saint sont trois en Un ; ce Dieu unique tout-puissant, créateur et auteur de toute âme et de tout corps ; à la béatitude duquel participent tous ceux qui, en vérité et non en illusion, sont heureux ; lui qui a fait de l'homme un animal raisonnable composé d'un corps et d'une âme et qui n'a voulu, après que cet homme eut péché, ni lui permettre d'être impuni ni l'abandonner sans miséricorde ; lui qui aux bons et aux méchants a donné l'être comme aux pierres, la vie qui se reproduit comme aux arbres, la vie sensitive comme aux bêtes, la vie pensante comme seulement aux anges ; lui de qui procèdent toute règle, toute forme, tout ordre ; lui d'où viennent la mesure, le nombre, le poids (cf. Sg 11,21) ; lui de qui vient tout ce qui est selon sa nature, quels qu'en soient le genre et la valeur ; de qui viennent aussi les semences des formes, les formes des semences, le mouvement des formes et des semences ; lui qui a donné à la chair son origine, sa beauté, sa santé, la fécondité de sa propagation, la disposition de ses membres, leur salutaire harmonie ; lui qui a doué même l'âme irraisonnable de mémoire, de sensibilité, d'instinct, et l'âme raisonnable, d'esprit, d'intelligence et de volonté ; lui qui n'a pas négligé d'accorder, non seulement au ciel et à la terre, non seulement à l'ange et à l'homme, mais encore aux organes du plus petit et du plus vil animal, à la moindre plume de l'oiseau, à la fleur des champs, à la feuille de l'arbre, une proportion harmonieuse des parties et pour ainsi dire une sorte de paix ; ce Dieu, il serait absolument inconcevable qu'il ait voulu laisser les royaumes des hommes, leurs dominations et leurs servitudes, hors des lois de sa Providence.

¹ Cf. CD XIX, 7 où sont évoqués les guerres et les massacres qu'il a fallu pour imposer la langue et la loi romaines.

C'est parce qu'il est juste et miséricordieux, « ami des hommes », que Dieu ne peut les abandonner dans le cours souvent tourmenté de leur histoire, même pas dans ce qu'il peuvent entreprendre contre lui : non seulement il leur donne leur capacité d'agir, lui dont vient tout pouvoir, mais il réussit parfois à toucher leur cœur pour le tourner vers lui, ou du moins pour lui rendre le sens des choses – comment être heureux et comment l'être ensemble ? –, lui qui leur laisse la pleine responsabilité de leur vouloir.

a) Pourquoi Dieu a-t-il soutenu les Romains ?

Pourquoi ce peuple et non pas un autre peuple ? Les choix de Dieu ne peuvent se faire qu'à partir de ce que sont les hommes – à partir de ce qu'ils se sont faits – mais aussi, en ce qui concerne les individus, à partir de ce que chacun devrait être et est capable de devenir, nul ne pouvant se dire, ou être dit, en vérité, capable de quelque chose avant de l'avoir accompli. C'est exactement ce qui se passe dans une vocation qui – parfaite illustration de la collaboration nécessaire de la grâce et de la liberté – n'est effective que par la réponse de l'appelé. Tout cela pour dire qu'on ne peut entendre Dieu en vérité sans lui répondre.

Cependant, le projet de Dieu étant de sauver tous les hommes, ses choix ne peuvent consister à favoriser un individu ou un peuple au détriment des autres. C'est ce que nous montre l'élection du peuple d'Israël qui, durant l'épreuve de l'exil, apprit de ses prophètes qu'il avait été choisi pour être la « lumière des nations ». Nous y reviendrons.

Après avoir posé le principe que seule la Providence divine – plus exactement ses lois, c'est-à-dire l'intention du créateur – pouvait expliquer, ou plutôt donner son sens, sa raison d'être, à l'extension de l'empire romain, Augustin pose la question :

V, 12. 1. Voyons donc quelles sont ces mœurs romaines que le vrai Dieu a daigné seconder pour agrandir l'Empire, et pour quelles raisons il l'a fait, lui qui tient en son pouvoir même les royaumes terrestres.

C'est à propos de la manière de vivre d'un individu ou d'un peuple – ses mœurs – que l'on peut parler de sa vertu ou de ses vices. La vertu, comme le dit son nom grec ἀρετή (le superlatif de « bon » au féminin), tend vers l'excellence, mais suppose aussi, comme le rappelle son nom latin, *virtus*, une certaine force d'âme pour ne pas se laisser aller, virilité et féminité étant des métaphores, aujourd'hui très datées, pour dire la force et la faiblesse. Quant aux vices, ils nous entraînent en sens inverse, vers l'autodestruction, par la perversion de notre désir d'être que nous détournons de ce qui donne sens à notre vie : nous l'attachons à des choses qui ne peuvent le nourrir, mais qui par contre se nourrissent de notre propre substance².

Or, même s'il est vrai que chacun sera jugé sur ses actes, notre accomplissement humain a inévitablement une dimension politique, comme le disent les expressions « Royaume de Dieu » et « cité de Dieu », car, en bien comme en mal, nous sommes interdépendants les uns des autres, et c'est bien pour cela que l'ouvrage d'Augustin, qui traite des relations entre la cité terrestre et la cité céleste, a traversé les siècles.

En quoi le peuple romain était-il différent des autres ? Même si « comme les autres nations, à l'exception du peuple hébreu, les anciens Romains honoraient de faux dieux et offraient des sacrifices aux démons » (V, 12, 1), *le peuple romain avait vraiment le sens politique*. Il l'avait au moins dans ses grands hommes – ceux qui font la politique – dans la mesure où ils surent se démarquer des vices de leurs concitoyens. Ce sont eux qui continuèrent à incarner la vertu de Rome jusqu'à vouloir l'étendre au monde entier, comme en témoigne un de leurs historiens, Salluste, cité par Augustin :

V, 12,1 [...] « Ils étaient avides de louanges, prodigues de leur argent; insatiables de gloire recherchant une honnête fortune » (Salluste, *Catilina*, 7,6). Cette gloire, ils l'ont aimée passionnément; pour elle ils ont voulu vivre, pour elle ils n'ont pas hésité à mourir; à elle seule, cette fougueuse passion refoula chez eux toutes les autres. Bref, jugeant que, pour leur patrie, c'était une honte d'être esclave et une

² Cette idée est clairement exprimée dans le traité *sur la Trinité* X, 6,8 à propos de l'erreur de l'âme sur elle-même.

gloire d'être reine et maîtresse, ils ont désiré de toute leur ardeur d'abord la rendre libre, puis souveraine.

Selon Cicéron (*République* II, 31), également cité ici, c'est pour éviter la domination royale que les anciens Romains créèrent une autorité (*imperium*) à deux têtes (*imperatores*) : deux « consuls » (de *consulere*, « conseiller »), en espérant que ces deux têtes se concerteraient pour faire des choix raisonnables, alors qu'un « roi » ne cherche souvent qu'à dominer. En effet, *rex* peut venir de *regere*, « conduire », mais aussi de *regnare*, qui convient au tyran, car synonyme de *dominare* (« dominer ») qui a donné *dominus* « seigneur » mais aussi le maître des esclaves. C'est ce qui ressort de ce commentaire de Salluste :

V, 12,1 [...] « *On estima que le faste royal représentait non pas la sage conduite d'un guide, ni la bienveillance d'un conseiller, mais l'orgueil d'un tyran* » (*Catilina* 6,7). Aussi, après l'élimination des rois Tarquin et l'instauration des consuls, s'ouvrit une période que Salluste dans son éloge des Romains décrit dans ces termes : « *une fois la liberté conquise, la cité - fait incroyable dans l'histoire - se développa avec une extrême rapidité, si grande était la passion de la gloire qui l'animait* » (*Catilina*, 7,3).

Preuve que le choix politique avait été le bon ! Toutefois, toujours selon Salluste, cette vertu romaine ne s'est bientôt retrouvée que chez quelques hommes d'exception, comme Caton, au temps de la deuxième guerre punique (219-202), ou César, à la fin de la République. Tous deux furent des guerriers qui, la liberté étant acquise, cédèrent à l'amour de la gloire, comme le chante Virgile, cité en V,12, 2, prédisant, après coup, les progrès de l'Empire : « *Quant à toi, Romain souviens-toi de soumettre les peuples à ton empire ! Ton art à toi, sera d'imposer les lois de la paix, d'épargner les nations soumises, de dompter les superbes* » (*Énéide*, I, 847-853), des paroles que nous avons lues dans le *Préambule* au livre I de la *Cité de Dieu*, mais comme une parodie de l'Écriture, car les Romains se sont aussi imposés par leur cruauté...

De Caton, citées par Salluste, voici des paroles éloquentes en éloge aux anciens Romains :

V, 12,5 « *Gardez-vous de croire, dit-il, que ce sont par les armes que nos ancêtres ont fait d'une petite une grande république. S'il en était ainsi, nous la verrions aujourd'hui bien plus belle encore, puisque nous avons plus d'alliés et de citoyens, et aussi plus d'armes et de chevaux que nos ancêtres. Mais ce sont d'autres choses qui firent leur grandeur, des choses que nous n'avons plus : au-dedans l'amour du travail, au-dehors une autorité juste; dans les délibérations, un esprit libre, affranchi des crimes et des passions. Au lieu de cela, nous avons l'amour du luxe et l'avarice, la misère dans les affaires publiques, l'opulence chez les particuliers. Nous louons les richesses et pratiquons la paresse. Plus de différences entre les bons et les méchants; l'intrigue accapare toutes les récompenses de la vertu. Rien d'étonnant : chacun de vous, pris à part, n'en fait qu'à sa tête ; chez vous, esclaves de vos plaisirs ; en public, de l'argent et de la faveur. Après quoi on se rue sur la république comme sur un bien vacant* » (*Catilina* 52,19-24).

Outre la sagesse de la république romaine qui a su mettre à sa tête deux consuls pour éviter la tyrannie, ce qui est ici bien mis en valeur ici, c'est la force civilisatrice de Rome, encore visible de nos jours dans les vestiges de ses constructions urbaines et qui ne se réduisait pas à la cruauté de ses châtiments. Et ce n'est pas sans raison qu'un barbare comme Alaric ne voulait pas détruire l'empire, mais seulement y trouver sa place. Cependant, nous l'avons vu dans le livre III, cette république était déjà malade d'une maladie que nos États connaissent bien : la victoire des intérêts privés, qui favorisent toujours les plus riches, sur le souci et le service du bien commun. Ce malheur commença dès les débuts de la République – les hommes sont toujours des hommes –, quand, comme le raconte Salluste, les injustices des plus forts provoquèrent la séparation de la plèbe et des patriciens :

V, 12, 6 Les patriciens assujettirent les plébéiens à un joug d'esclaves, les battirent de verges à la manière des rois, les chassèrent de leurs terres et, à l'exclusion des autres partis, exercèrent seuls le pouvoir. Ces discordes où ils voulaient dominer et

où la plèbe se refusait à servir, prirent fin à la seconde guerre punique, car de nouveau une lourde crainte commença à peser sur les Romains, détournant de leurs agitations par l'effet d'un plus grand souci ces âmes inquiètes et les ramenant à la concorde civique. Alors, un petit nombre d'hommes, vertueux à leur manière, administraient l'intérêt général, et c'est grâce à la prévoyance (*providentia*) de cette élite qu'une fois l'épreuve supportée et maîtrisée, la République put s'agrandir.

b) comment appeler vertu ce qui dans les livres précédents était dénoncé comme vice ?

Apparaît ici la prise en compte des « vertus » de la cité terrestre, qui ont leur valeur et leur efficacité propres, bien que, de fait, elles puissent être opposées à celles de la cité céleste qui ont leur charte dans les Béatitudes. C'est ainsi que, quels que puissent être, au plan individuel, les ravages causés par la vaine gloire, la passion de la gloire est socialement préférable à la recherche de la volupté et à la cupidité qui ont pour conséquences désastreuses « *la pauvreté dans l'État et l'opulence chez les particuliers* » (V.12, 6). Mais pas chez tous ! Comme le note Cicéron (*Tusculanes*, I, 2,4), dans ses conseils à un jeune homme en quête de la vie heureuse : « *L'honneur est l'aliment des arts ; par la gloire tous sont enflammés pour l'étude, mais toujours languissants lorsque l'étude se trouve de quelque manière discréditée* » (cité en V, 13).

Et on parle toujours aujourd'hui de la motivation de nos élèves...

Bref, c'est en raison de leur amour de la gloire que les Romains ont été « aidés » par la Providence, car c'est sur cet amour de la gloire que peut se construire une cité terrestre. Or, sans cité terrestre, les hommes ne peuvent se reconnaître citoyens ni donc aspirer à le devenir dans la cité de Dieu. C'est donc parce que l'empire romain marque un progrès dans le sens de l'humanisation qu'il a été « aidé » par Dieu, source de tout pouvoir. Son succès est la marque de son « élection ». Mais il n'est pas la cité de Dieu qui se prépare dans le cœur de ses citoyens et qui ne peut être visible sur cette terre que dans des mœurs inspirées par la justice et la charité. Quant à la cité terrestre, à la différence de la cité de Dieu qui est éternelle, elle est condamnée à disparaître : elle n'est que temporelle, temporaire...

SGJ L'amour de la gloire est quand même lié à l'orgueil...

JM Oui, mais c'est un mal moindre que l'égoïsme qui enferme l'individu sur lui-même.

SGJ N'est-ce pas une manière de justifier la violence qui pouvait régner dans les grands empires ?

JM Certes, mais le bien commun doit être tenu pour supérieur aux intérêts particuliers. Tout cela s'explique par le fait que, selon la formule d'Aristote, « l'homme est un animal politique » ; il ne peut s'accomplir qu'en cité, qu'en société. C'est pourquoi une vertu qui repose sur la parole, sur la réputation et le jugement des autres, est préférable à la cupidité et à la recherche déréglée du plaisir.

D'ailleurs, Augustin, dans sa volonté de promouvoir la cité de Dieu, se garde bien de passer sous silence la différence entre les « vertus » des deux cités :

V. 14. Lorsqu'en effet la passion de la gloire l'emporte dans le cœur sur la crainte et l'amour de Dieu, c'est là un vice si contraire à la foi pieuse que le Seigneur a dit : « *Comment pourriez-vous croire, vous qui attendez la gloire les uns des autres et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ?* » (Jn 5,44). De même, parlant de plusieurs qui avaient cru en lui et avaient peur de le confesser en public, l'évangéliste dit : « *Ils ont préféré la gloire qui vient des hommes à la gloire qui vient de Dieu* » (Jn 12,43).

Augustin, en chrétien, ne peut nier les conséquences dramatiques que peut avoir la recherche de la vaine gloire, quand elle s'oppose à la gloire de Dieu. Certains, en effet, pour ne pas avoir tort, préfèrent se durcir dans leur méchanceté et leurs mauvaises actions. Les deux cités, la terrestre et la céleste, ne sont pas bâties sur les mêmes valeurs. La cité céleste est bâtie par le Seigneur, c'est-à-dire, concrètement, par les hommes qui se convertissent à son amour, alors que la cité terrestre est construite par des hommes qui ont à imposer leurs vues à d'autres hommes. La cité de Dieu est composée d'êtres acquis à la logique de Dieu – justice, amour, fidélité, tendresse

– alors que la cité terrestre se construit inévitablement dans la lutte et la concurrence. Même en démocratie qui est, selon certains, le moins mauvais des régimes politiques.

SGJ [...] Est-ce qu'on va dire que Dieu favorise l'empire des Incas quand ceux-ci ont une organisation stable, hiérarchisée, puissante et obéie ?

JM C'est bien là que l'on voit que le bien et le mal sont inextricablement mêlés, car il y a toujours quelque chose de valable dans le fait d'organiser une société, un état de droit, dans lequel les hommes peuvent se respecter les uns les autres et vivre en paix, même si les moyens utilisés (en particulier les sacrifices rituels) pour parvenir à cet état de droit peuvent nous apparaître d'une cruauté extrême. On ne peut s'empêcher de penser aux abominations commises par le Troisième Reich pour réaliser une nation pure : la discipline est un bien - sans obéissance à la loi, pas d'état de droit - qui peut être bien ou mal utilisé ! En réalité, la plupart de nos actions ont leur face d'ombre : quand je fais plaisir à quelqu'un, je peux déplaire à un autre. [...] Pas nécessairement, mais ça arrive inévitablement dans une situation de concurrence.

Cependant, même à ceux qui ne le connaissent pas ou prétendent ne pas avoir besoin de lui, Dieu dans sa miséricorde, montre les bienfaits de la vertu, de ce qui va dans le bon sens :

V, 15 [...] Si [Dieu] ne leur avait accordé cette gloire terrestre d'avoir le meilleur des empires, ils n'auraient pas reçu leur récompense pour leurs nobles principes d'action, c'est à dire pour les vertus par lesquelles ils s'efforçaient de parvenir à une si grande gloire. [...] Ils ont sacrifié leurs intérêts privés à l'intérêt général [...]. Ils n'ont pas à se plaindre de la justice du Dieu unique et véritable, « *ils ont reçu leur récompense* » (Mt 6,2).

En réalité, ce qui manque à cette « vertu » de la gloire humaine, c'est de savoir que la gloire vient de Dieu et qu'elle ne peut pas être conquise ni contre la justice ni contre le respect des autres.

c) la vertu romaine, exemple pour les citoyens de la cité céleste ?

Mais il faut aller plus loin : la « récompense » terrestre accordée aux Romains a valeur de signe pour les chrétiens, car, non seulement ce n'est pas parce qu'on est chrétien que l'on n'a pas à réussir sa vie sur terre – s'il en était ainsi le christianisme n'aurait aucune crédibilité en tant que religion de salut : il ne serait qu'une illusion –, mais étant tous, jusqu'à notre mort, citoyens de la cité terrestre, c'est en elle que nous devons devenir de bons citoyens dignes de la cité céleste, en y vivant selon la justice. Ce qui revient à dire qu'il est du devoir des chrétiens de construire sur terre une cité juste et dans laquelle soit possible le processus de conversion qui transforme les citoyens de la cité terrestre en citoyens de la cité céleste, non au détriment de la cité terrestre, mais pour son plus grand bien.

SGJ Faut-il aller jusqu'à pactiser avec des empires tyranniques ?

JM Je dirais : il faut favoriser dans l'empire ce qui n'est pas tyrannique. [...] C'est le drame de la liberté humaine : dans une situation donnée, chacun, à partir des éléments dont il dispose, est renvoyé à ce qui lui semble le meilleur.

DA Moi, il me semble qu'à partir de la faute racontée dans la *Genèse*, l'homme n'est plus capable de connaître le vrai bien. Il me semble qu'Augustin veut dire : commencez par faire le bien que vous pouvez sur la terre, pour pouvoir accomplir le bien selon Dieu.

JM Oui, il n'est pas possible d'être juste selon Dieu, si l'on ne commence pas par l'être avec les autres. C'est ce que nous faisons sur terre, qui nous permet de devenir citoyens de la cité de Dieu. Mais, jusqu'à notre mort, nous appartenons toujours à la cité terrestre. Et nous en sommes solidaires et responsables. Dans le plan divin, la cité terrestre est un lieu de conversion pour se tourner vers Dieu et devenir membre de cette cité de Dieu où il n'y aura plus de rivalité, car chacun sera reconnu comme frère par les autres et aimé par le Père. Le problème des sociétés totalitaires, c'est qu'elles se divinisent elles-mêmes, en ne reconnaissant aucune autorité au dessus d'elles, et en se prétendant immortelles. Le bien qu'elles recherchent étant de ce fait toujours mêlé d'injustice (ou de violence), il ne peut pas durer.

Ce qui veut dire que, chrétien ou non, un homme peut toujours apprendre quelque chose d'un autre homme, et tout particulièrement en ce qui concerne l'amour de la cité. Mais cela doit

se faire avec discernement, car il n'est pas question de nier les « atroces carnages » par lesquels les Romains ont imposé leur loi aux nations. En effet, privés de la crainte et de l'amour du vrai Dieu (V, 14), leur amour de la gloire exigeait cette violence, car, s'ils avaient imposé leur loi pacifiquement, avec l'accord des nations qu'ils se soumettaient, « c'eût été une belle réussite, mais il n'y aurait pas eu de gloire pour les triomphateurs » (V. 17,1) !

Pendant « *les Romains vivaient eux aussi sous leurs propres lois qu'ils imposaient aux autres* » et ils en vinrent même, en raison de leur sens du droit, à faire de ces peuples soumis des citoyens de leur Empire, « à charge seulement, ajoute Augustin, de nourrir aux frais de l'État cette plèbe qui n'avait pas de champ à elle ». En effet, vouloir l'égalité de droit de tous les hommes a son prix ! C'est vrai en tout temps : « il est plus aisé de prélever des impôts sur des nations consentantes que de les extorquer à des vaincus » (V. 17,1).

V, 17, 2 [...] Supprimez la vantardise : que sont tous les hommes, sinon des hommes ? Si la perversité du siècle admettait que les plus grands honneurs aillent aux plus vertueux, alors même, il n'y aurait pas à faire grand cas de l'honneur humain : car la fumée n'a pas de poids.

C'est comme si, dans la cité terrestre, la vertu avait besoin d'un petit « supplément ». Mais selon les Évangiles, avec ce supplément qui nourrit leur amour-propre, les hommes « ont déjà leur récompense. » Laissés à eux-mêmes et sans autre horizon que celui de la mort, ils en ont besoin pour tendre vers leur perfection. C'est déjà un progrès que de se sentir solidaire des autres, de devoir vivre en cité sans y faire n'importe quoi. Mais cela s'acquiert avec plus ou moins de drames, plus ou moins de sang... Bref, l'homme ne peut échapper à la dimension politique de son existence et voilà pourquoi la réussite de l'empire romain, à condition de la considérer avec discernement, doit être un signe pour les chrétiens :

V. 16. [...] Par suite, ce n'est pas seulement pour qu'une telle récompense fût accordée à de tels hommes que l'Empire romain s'est développé et a conquis la gloire humaine. C'est aussi pour que, *tout au long de leur pèlerinage ici-bas (2 Co 5,6)*, les citoyens de la cité éternelle fixent sur ces exemples un regard attentif et sage : quand la cité terrestre est aimée à ce point par ses citoyens en vue de la gloire humaine, qu'ils voient quel amour est dû à la patrie céleste en vue de la vie éternelle.

Il y a dans la cité terrestre, « comme une ombre de l'éternelle patrie ». Ainsi, dans « cet asile de Romulus où l'impunité accordée à tous les crimes rassembla la multitude qui devait fonder la cité » (V 17,2) ne peut-on pas voir l'image même de notre rédemption, puisque c'est avec d'anciens pécheurs que le Christ fonde la Cité de Dieu ?

d) Et le peuple juif ?

Le chapitre 18, qui évoque plusieurs exemples d'actes vertueux accomplis par des Romains, s'achève sur une comparaison entre leur peuple et celui des Juifs qui ont « tué et rejeté le Christ ». Cette formule qui peut justifier le pire, demande qu'on y regarde de plus près :

V, 18, 3[...] Le Nouveau Testament, caché sous le voile de l'Ancien, nous ayant révélé que le Dieu unique et véritable doit être adoré, non en vue des biens terrestres et temporels accordés indistinctement aux bons et aux méchants par la Providence divine, mais en vue de la vie éternelle, de récompenses sans fin et de la participation à la cité céleste, c'est très justement que les Juifs eux-mêmes, qui mirent à mort le Christ, furent sacrifiés à la gloire des Romains. Il était juste, en effet, que ceux qui, par leurs vertus quelles qu'elles fussent, ont cherché et acquis la gloire terrestre, triomphent de ceux qui par leurs vices, qui furent grands, ont tué et rejeté le Dispensateur de la vraie gloire et de la Cité éternelle.

SGJ Il ne faut pas s'étonner qu'Augustin soit mis au pilori par un certain nombre de nos contemporains !

JM Soit, mais Il faut voir pourquoi il a écrit cela et ce que cela veut dire.

La position d'Augustin au sujet des Juifs³ semble tout entière contenue dans ces lignes, mais sera plus amplement développée par la suite, surtout au Livre XVIII consacré à l'histoire des deux cités, où il sera dit combien la *Dispersion* des Juifs par toute la terre a servi l'Église :

CD XVIII, 46 [...] Car s'ils étaient restés avec ce témoignage des Écritures confinés dans leur pays au lieu d'être partout, l'Église qui, elle, est partout, ne pourrait assurément les avoir dans toutes les nations comme témoins des prophéties qui furent émises sur le Christ.

Là se trouve la « raison » d'une pratique des siècles qui vont suivre, et en particulier de celle des papes, qui sera de protéger les juifs⁴ : le christianisme a besoin d'eux en tant qu'ils sont les gardiens des Écritures, sans lesquelles Jésus ne pourrait être le Messie « promis », mais seulement, quelle que soit sa bonté et sa grandeur d'âme, un homme exceptionnel.

La première chose à remarquer dans ces quelques lignes du chapitre 18 du livre V que nous avons lues, c'est, contre le marcionisme, *l'unité d'inspiration des deux Testaments*, l'un dévoilant le sens de ce que dit l'autre, comme le fera Jésus ressuscité sur le chemin de Jérusalem à Emmaüs. La prise en compte de cette unité dans la liturgie dominicale fut, selon la remarque du cardinal Lustiger, « la grande révolution du concile Vatican II » : chaque dimanche, une lecture de l'Ancien Testament, annonce ou éclaire l'évangile du jour, comme cela se faisait d'ailleurs dans la primitive Église qui, au départ, n'avait pas d'autres « Écritures » que notre « Ancien Testament ».

Cependant cette unité d'inspiration entre les deux Testaments porte ici sur la préparation de la cité de Dieu, en vue de laquelle, écrit Augustin, « Dieu ne doit pas être adoré en vue des biens terrestres accordés indistinctement aux bons et aux méchants, mais en vue de la vie éternelle ». Ainsi la promesse d'une terre au peuple d'Israël ne pouvait-elle être qu'une étape et une étape à dépasser, quand serait mieux comprise la nature de l'Alliance conclue avec Abraham auquel il fut dit qu'en lui seraient bénies « toutes les nations de la terre » (Gn 12,3). Autrement dit, le peuple juif est le peuple messianique à travers lequel doit se révéler la volonté de Dieu de sauver tous les hommes. Sa vocation, reçue en terre d'exil, est d'être « la lumière des nations » (Is 42,6 ; 49,6). Mais, en dehors de quelques-uns de ses membres, ce peuple se montra souvent infidèle à cette vocation qui, il est vrai, comme en témoigne la figure du serviteur souffrant, est tout autre chose qu'un privilège !

Cette infidélité se manifesta d'une manière particulièrement nette, quand les fils d'Israël voulurent un autre roi que Dieu, pour être « comme les autres nations » (1 Sa 8,5). Ce roi, ils l'eurent dans la personne de Saül, puis dans celle de David, puis dans celle de Salomon qui construisit un temple magnifique, mais non sans rechercher sa propre gloire, ni prendre le risque de faire du Dieu d'Israël un dieu national parmi les autres, au lieu du Dieu unique, créateur du ciel et de la terre. La sanction vint à sa mort, quand ce qui aurait dû rester « le royaume de Dieu », fut divisé en deux royaumes rivaux, avec chacun sa capitale : au nord, celui de Samarie, qui « opta pour l'idolâtrie afin de s'attirer les bonnes grâces des grandes puissances de la région »⁵, et, au sud, Jérusalem « qui resta fidèle à l'Éternel et au temple de Jérusalem ». Par la suite, après plus ou moins de compromis politiques et religieux avec les peuples voisins, chacun de ces royaumes connut la défaite et la déportation : chute de Samarie en - 722, entraînant la disparition des 10 tribus du nord, puis, en - 586, celle de Jérusalem, suivie d'un l'exil qui mit fin à « la période antique des Hébreux », mais fut le creuset d'une résurrection : les Judéens redécouvrirent la foi de leurs ancêtres et ce fut le début du judaïsme.

³ Sur saint Augustin et les juifs, cf. Lancel, *Saint Augustin*, p. 502, qui présente *l'Adversus Iudæos tractatus* et l'article « Juifs et judaïsme » dans *l'Encyclopédie Saint Augustin* p. 626-631. D'Augustin, la *Lettre 196*, à Asellius, évêque en Byzacène, dans laquelle sont opposés Israël selon la chair et Israël selon l'esprit : « Nous sommes donc juifs non selon la chair, mais selon l'esprit... » (L 196,6).

⁴ Au Moyen-Âge, les Juifs furent obligés de porter la « rouelle », une pièce d'étoffe de couleur en forme de roue, en référence au signe mis sur Caïn pour le protéger, après qu'il ait tué son frère (Gn 4,15). Cette rouelle est l'ancêtre de la sinistre étoile jaune, qui sera imposée par les nazis, mais avec une arrière-pensée contraire. Au Moyen-Âge, c'était pour les protéger, mais aussi pour les distinguer, avec toute l'ambiguïté que cela comporte.

⁵ Philippe Haddad, *Pour expliquer le judaïsme à mes amis*, p.28 à qui nous nous référons pour ce résumé.

Cette « résurrection » correspond à un processus d'intériorisation. Philippe Haddad parle d'un « monothéisme éthique sans pour autant obliger une conversion des peuples au judaïsme » (p.43), mais avec l'*utopie* de « restaurer la souveraineté d'Israël sur sa terre », ce qui est avant tout la fonction du « messie » et permet d'avancer que « le crédit de Jésus aux yeux de ses contemporains fut son nationalisme », alors que nos contemporains perçoivent intuitivement le sionisme « comme un messianisme sans messie » (p. 42). C'est cette utopie qui explique sans doute l'engagement des juifs à humaniser la terre dans le temps de l'histoire, plutôt que de promettre un bonheur dans un au-delà paradisiaque, dans un autre temps. C'est ainsi que la foi juive au Dieu créateur engendre « l'optimisme d'une humanité à la mesure de Dieu » (p. 43).

Cependant le temple, détruit par Nabuchodonosor, fut reconstruit : d'abord de manière plus modeste, par ceux qui revinrent de Babylone, entre -536 et -515, puis considérablement agrandi, avec des murs « à la romaine », par Hérode. Mais ce fut pour être de nouveau détruit, et de manière définitive, par Titus, en 70, à la suite d'une révolte des Juifs contre l'occupation romaine – pour les Juifs, un événement pour le moins aussi dramatique que le sac de Rome pour les Romains, un traumatisme qui répétait et confirmait l'épreuve de l'exil, selon cette formule de la Synagogue : « À cause de nos fautes, nous avons été exilés de notre terre »⁶.

Ne plus avoir de Temple, et donc de lieu où offrir des sacrifices, mais seulement des synagogues où se réunir pour lire la Torah et prier, fut un tournant décisif dans l'histoire du judaïsme qui se trouva ainsi réduit à n'être plus qu'un peuple sans terre, « vivant en étranger dans un pays qui n'est pas le leur » (Gn 15,13), tout en étant ainsi contraint à « adorer Dieu en esprit et en vérité », comme le dira Jésus à la femme de Samarie (Jn 4,23), annonçant par là l'universalisation du salut que devait accomplir le christianisme. Tel était le judaïsme des pharisiens, alors opposés aux sadducéens et aux zélotes qui avaient, chacun à leur manière, une ambition politique, et tel est encore le judaïsme aujourd'hui. Jésus au bord du puits parle à la femme comme un pharisien, mais avec sa clairvoyance et sa miséricorde de Fils de Dieu. Et, s'il s'en prend si violemment aux pharisiens, c'est qu'il en est un, lui qui prêche un judaïsme intériorisé destiné par son Église, après sa mort et sa résurrection, à toutes les nations.

Certes, dans ce judaïsme vécu « en exil », le peuple maintient sa mémoire et son identité par des pratiques extérieures, mais celles-ci n'ont rien à voir avec la conquête d'un territoire pour y établir un royaume terrestre, non sans engendrer la haine chez ceux qu'il se croient autorisés à déposséder ainsi de leur terre. La foi juive se réfère à un royaume adviendra à la fin du monde. Ce sera le Royaume de Dieu et la force de cette « utopie » tend à sauver l'humanité de la mort spirituelle. Et c'est cet « entêtement à durer » qui nourrit l'antisémitisme des gens jaloux de la réussite des Juifs dans les affaires de ce monde. C'est par son sens de la vie que ce peuple sans terre perdure dans sa vocation messianique, quand ils invite à la conversion du cœur.

Voilà pourquoi, lorsqu'Augustin écrit que « *c'est avec justice que les Juifs furent sacrifiés à la gloire des Romains* », il le dit par rapport au plan de Dieu dont la cité, pour pouvoir accueillir tous les hommes, ne saurait être terrestre, ni en concurrence avec les autres cités terrestres.

Cependant, à côté de cette référence au plan de Dieu, selon laquelle la prise de Jérusalem en 70 peut être comprise comme un « avertissement » à son peuple infidèle, il y a une autre raison, toute terrestre : la gloire des romains. En effet, selon sa logique en quête de gloire, Rome ne pouvait tolérer une révolte nationaliste à l'intérieure de son Empire, et cette répression ne peut pas être dite contre-nature, compte tenu de la place du politique dans l'humanisation de l'homme. Humainement, les juifs en révolte ont tenté leur chance, en vue de retrouver leur indépendance, ce qui était une cause, à leurs yeux, légitime. Mais les Romains furent les plus forts, et toujours selon la nature, ce sont eux qui ont gagné.

DA J'ai un peu l'impression que le peuple Juif a travaillé pour sa propre gloire, alors que sa vocation était d'être témoin de la justice de Dieu, pour la gloire de Dieu : ils ont travaillé pour eux plus que pour Dieu. Dans un texte Dieu dit qu'il n'a pas besoin d'une belle maison - le temple. La gloire de Dieu ne peut pas être dans un objet périssable !

⁶ Cité par Philippe Haddad, *Pour expliquer le judaïsme à mes amis*, p.58 qui ajoute que selon le Talmud, « le premier temple fut détruit à causes des trois péchés capitaux du judaïsme : le meurtre, l'idolâtrie et la débauche, et que le second le fut à cause de la haine gratuite ».

JM La destruction d'Israël est « juste » selon la logique terrestre...

SGJ Pourquoi la logique terrestre ?...

JM Parce qu'il y a deux logiques, celle de la cité terrestre et celle de la cité céleste. [...] Et, dans la construction de l'homme, la recherche de la gloire, parce qu'elle est sociale, est plus valable que la recherche du plaisir qui est d'ordre privé.

SGJ Mais il est juste que soit refusé à Israël d'avoir une terre et son temple, alors que notre pays est couvert d'églises ? N'était-ce pas pour la plus grande gloire de Dieu ? Quant aux Romains ils lamentent tout...

DA Oui, mais les Romains n'avaient pas la vocation donnée à Israël.

Cette destruction de 70, annoncée par les Écritures et par Jésus lui-même, est à comprendre moins comme une sanction que comme un avertissement fait aux Juifs de revenir à l'enseignement des prophètes en choisissant la justice, la fidélité à la Loi, et la miséricorde, plutôt que les sacrifices rituels dont le temple de Jérusalem était le lieu. C'est pourquoi, aux yeux d'Augustin, même si cette parole est pour nous choquante, « il était juste » – il était dans l'ordre des choses de ce monde et dans celui du Créateur – que le peuple dont la vertu était la gloire de ce monde, l'emportât, *en ce monde*, sur un peuple dont la vocation était tout autre, ce peuple dont les meilleurs savaient, dans leur cœur, que la consolation d'Israël ne serait pas d'ordre terrestre. C'est ce qu'apprit peu à peu Marie en suivant son fils jusqu'à la croix et en étant présente à la naissance de l'Église ; c'est ce que disait déjà Zacharie dans son cantique, en parlant du soleil se levant sur les nations (cf. Lc 1,78) et ce que savait également le vieillard Siméon qui attendait de voir le Messie avant de mourir : il n'a pas vu un roi sur son trône, mais un petit enfant qui, pour lui, disait l'essentiel. Mais cela, c'est ce que les disciples, dans l'attente d'un messie qui les libérerait des Romains, ne purent comprendre qu'après la résurrection, en retrouvant dans Jésus la figure du Serviteur souffrant dont parlait Isaïe...

Ainsi, avec la destruction du temple et la prise de Jérusalem, la voie était ouverte à l'annonce de la « Jérusalem céleste » et cette Jérusalem concerne d'abord les juifs, comme l'ont compris ceux d'entre eux qui furent les premiers chrétiens.

Qu'on ne s'y trompe pas, ce qui est dénoncé ici par Augustin dans ces « Juifs qui ont mis à mort et rejeté le Christ », ce n'est pas un peuple, et encore moins une race, comme le feront les antisémites de chaque siècle. Ce que dénonce Augustin, c'est *une attitude spirituelle* qu'il a trouvée dans les Écritures comme, par exemple, dans ces paroles de Jésus : « *Si vous croyiez en Moïse, vous me croiriez aussi ; car c'est de moi qu'il a écrit. Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles* » (Jn 5,46-47). Jésus et ses apôtres étaient juifs, et dans l'Évangile de Jean, rédigé après les premières persécutions antichrétiennes, qui furent le fait de Juifs, les Juifs, qui n'étaient pas devenus chrétiens représentaient le rejet de ce en vue de quoi leur peuple avait été choisi par Dieu, au point d'en avoir fait « son » peuple. Ce rejet, seuls des Juifs, qui connaissaient leurs Écritures, pouvaient l'accomplir, et c'est précisément au nom de leurs Écritures, en accusant Jésus de blasphème, qu'ils l'ont accompli.

Mais ce rejet de la bonne nouvelle du salut pour tous les hommes, que ces Juif-là, qui n'étaient pas le peuple juif, ont accompli sans y être contraints, pourrait tout aussi bien être le nôtre dont la foi se nourrit de leurs Écritures, et c'est pourquoi la ruine du Temple est aussi une leçon pour nous : non pas la marque de la victoire des Chrétiens sur les Juifs (ce qui est le comble de l'absurdité puisqu'il ne peut y avoir de christianisme sans judaïsme!), mais, d'une manière, pour nous aussi grave que pour les Juifs, l'avertissement que *le Royaume* dont nous sommes les témoins, et dont nous demandons chaque jour la venue, *n'est pas de ce monde* et ne saurait se confondre avec une institution terrestre. Même pas, et surtout pas, avec ce qui fut la chrétienté, mélange d'ombres et de lumière, de grandeur et de bassesse. Les pierres de nos églises ne sont que les signes des pierres vivantes que nous sommes, ou plutôt devrions être.

C'est en détachant de leur contexte où elles prennent leur sens, des formules comme celle que nous venons de lire sous la plume d'Augustin, que des chrétiens, qui ne l'étaient que de nom – comme n'étaient Juifs que de nom ceux qui, en ne croyant pas leurs Écritures, ont condamné le Messie d'Israël – que des chrétiens, dis-je, ont justifié leur antisémitisme et sacrifié ainsi à la logique du bouc émissaire. Sans doute est-ce pour réagir à cette attitude irrationnelle que certains exégètes ont tenté de faire entendre que ce ne sont pas les Juifs, mais

les Romains, qui ont exécuté Jésus. C'est objectivement vrai, comme est objectivement vrai que c'est bien le Sanhédrin qui a demandé sa mort à Pilate en invoquant les désordres que Jésus faisait courir à l'ordre public, pour éviter que Pilate puisse leur en faire le reproche : « il vaut mieux qu'un seul homme meure plutôt que tous » (Jn, 11, 50 – paroles de Caïphe, le grand prêtre, « qui alors prophétisait »). N'avait-il pas chassé les marchands du temple et ne s'était-il pas laissé acclamer « roi des Juifs » par la foule de Jérusalem ? Deux choses qui ne pouvaient que contrarier un procureur aussi cruel que Ponce Pilate.

Mais dans ces lignes de la Cité de Dieu, il n'est nullement question, de la part de Dieu, de « vengeance » contre ses « meurtriers », ne serait-ce que parce qu'il ne peut y avoir de « déicide » que pour des gens croyant que l'on peut tuer Dieu – ce qui est l'impiété même ! –, ou que pour des gens imperméables au mystère de la croix. En effet, on ne peut tuer Dieu en lui-même, mais seulement en soi et, par le scandale, dans le cœur des autres. Mais, ce faisant, c'est soi-même que l'on tue et que l'on destine à la « seconde mort », celle de l'âme. Bref, bien que né de bouches chrétiennes, au temps des premières persécutions contre les chrétiens, ce mot « déicide » n'a rien d'évangélique ! Et il n'est pas dans le texte d'Augustin.

Quant à la position d'Augustin par rapport aux Juifs, nous pouvons compléter ce que nous venons de lire par ce qu'il écrira, quelques années plus tard, dans la conclusion de son *Traité contre les Juifs* (*Adversus Iudæos tractatus*), un traité rédigé après les *Révisions*, ce qui explique qu'il ne s'y trouve pas recensé :

Contre les Juifs, 10,15 (entre 425-429)

Ne nous élevons point avec orgueil contre les branches séparées du tronc; souvenons-nous plutôt de la racine sur laquelle nous avons été greffés, rappelons-nous par la grâce de qui, et avec quelle miséricordieuse bonté, et sur quelle racine nous avons été entés. Ne leur parlons pas de haut, mais tenons-nous dans l'humilité. Ne les insultons pas présomptueusement, mais tressaillons d'une joie mêlée de crainte, et disons-leur : « Venez et marchons dans la lumière du Seigneur, parce que son nom est grand parmi les nations » (Is 2,5) ». S'ils nous entendent et qu'ils nous écoutent, ils auront place parmi ceux à qui il a été dit : « Approchez-vous de lui, et il vous éclairera. Et vos visages ne rougiront point de honte » (Ps 33, 6). Si, au contraire, ils nous entendent et ne nous écoutent pas, s'ils nous voient et nous portent envie, ils sont du nombre de ceux dont il a été dit: « Le pécheur verra et il en sera irrité; il grincera des dents et séchera de dépit » (Ps 111,10). « Pour moi », dit l'Église au Christ, « je serai dans la maison du Seigneur comme un olivier qui porte du fruit : j'ai mis mon espérance dans la miséricorde de Dieu pour l'éternité et pour les siècles des siècles » (Ps 51,10).

DA En fait le peuple juif a été infidèle à sa mission spirituelle.

JM La raison d'être du peuple juif, n'est pas d'être un peuple qui réussit sur terre en dominant les autres peuples, mais d'être porteur de lumière pour les nations, un peuple qui invite les autres à vivre autrement que dans la violence des cités terrestres.

SGJ La vocation des Romains c'est de réussir dans la violence des cités terrestres.

JM Non, ce n'est pas leur « vocation ». C'est leur réalité, leur point de départ.

DA [...] Ils ne connaissaient pas autre chose... Il y avait une intuition chez certains, mais la plupart vivaient terre à terre.

SGJ Mais on nous a dit que c'était dans le dessein de Dieu que Rome domine toutes les nations. N'est-ce pas là une « vocation » ?

JM Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai dit. La défaite d'Israël est juste du point de vue de la justice romaine, ce qui est d'ailleurs confirmé dans l'évangile : « Qui prend le glaive périra par le glaive » (Mt 26,52). Cette logique est celle de la cité terrestre, au point où elle en était, car la cité terrestre peut évoluer... Mais la condamnation divine porte sur une attitude et non pas sur un peuple. Et cette attitude, qui consiste à vouloir matérialiser le royaume de Dieu en l'imposant de l'extérieur par la violence, alors qu'il ne peut se construire que dans les cœurs, cette attitude, dis-je, peut tout aussi bien être celle des chrétiens. C'est même souvent la nôtre. Car au lieu de

rechercher le royaume de Dieu et sa justice, nous recherchons « ce que Dieu donne indistinctement aux bons et aux méchants ». Comme les empereurs romains.

SGJ Donc il est juste que les Romains aient mis les juifs à genoux ?

JM Il est juste que les romains aient vaincu en ce monde un peuple qui se révoltait contre eux. C'est dans la logique de ce monde, où le plus fort l'emporte sur le plus faible, parce qu'il sait utiliser de manière plus efficace (en raison de sa technique et de son organisation politique) la puissance qui lui est donnée.

SGJ C'est tout à fait le contraire de l'Évangile.

JM Oui, ce n'est pas la logique du Royaume de Dieu.

SGJ Ni celle de la cité terrestre quand elle essaye de vivre selon une espèce de loi qui garantit la justice et l'équité...

JM Quand la cité terrestre ne reconnaît pas de réalité transcendante, comme c'est le cas dans les pays totalitaires, on a des abominations. Et en particulier des déportations qui ne visent pas seulement à s'approprier des terres, mais à mélanger des populations pour effacer leur mémoire, pour couper un peuple de ses racines et de ses traditions : pour effacer la vocation d'Israël. [...] Telle est la logique de la cité terrestre quand elle se ferme à la cité céleste.

SGJ Mais aujourd'hui, par exemple, Il y a quantité de gens qui ne sont pas religieux et qui ont quand même des valeurs. C'est ainsi que certains dénoncent l'impérialisme nord-américain... Il y a des voix qui s'élèvent contre l'asservissement des nations

DA Oui, mais Il y a quand même tout un avant dans lequel le christianisme a œuvré. Quand certains veulent détruire toutes les valeurs chrétiennes, ça va un peu dans ce sens-là : revenons-en à ce qui est uniquement terrestre, ça gêne moins... Il me semble qu'il y a des germes de cette conscience dont parle Simone dans des civilisations d'avant le christianisme.

JM Il a pu y avoir des « justes », selon le plan de Dieu, dans toutes les sociétés.

SGJ Même chez les Romains. Tous n'étaient pas dans l'esprit de la conquête et de la volonté de puissance. J'ose espérer qu'il y avait des Romains plus généreux que d'autres, plus compatissants...

JM L'éloge que fait Virgile des Romains qui épargnent ceux qui se soumettent, c'est bien une manière de dire que les Romains ne voulaient pas tuer pour tuer.

SGJ En tout cas pas tous...

AG Et puis tous les gens ne sont pas d'accord avec la politique qui est menée...

JM Oui, bien sûr. Il faut bien voir que dans la cité terrestre il y aura toujours des rivalités. Il n'y a que dans la cité de Dieu qu'elles auront disparu : il y régnera une harmonie parfaite parce que venant de Dieu. Mais la cité de Dieu n'est pas de ce monde. [...] Tout l'intérêt de la révélation judéo-chrétienne, c'est de mettre en paroles le dessein de Dieu et de nous permettre ainsi de nous repérer dans notre état d'ignorance natif. Mais il y a des gens qui sans être passés par cette révélation, ont dans leur cœur cette ouverture. En effet, comment se réveille notre sens de la justice sinon à partir du caractère insupportable de l'injustice ? On ne peut combattre qu'à partir d'une révolte contre l'insupportable, ou du moins contre l'inacceptable.

SGJ Dans le texte d'Augustin on lit : « *c'est très justement que les Juifs qui mirent à mort le Christ, furent sacrifiés à la gloire des Romains* ». C'est bien, ici, parce qu'ils furent « déicides », car le Christ est Dieu, qu'ils furent sacrifiés à la gloire des Romains, cette gloire des Romains qui nous apparaît aujourd'hui insupportable par sa volonté de puissance. Là il y a quand même des choses difficiles à entendre. Comme à la fin : « *parce qu'il ont tué et rejeté le Dispensateur de la vraie gloire et de la Cité éternelle* ». Si on remplace cette périphrase par Dieu, on a encore l'idée du déicide.

JM Oui, mais ce qu'il faut bien voir c'est que les juifs ont été infidèles à leur élection.

SGJ C'est toi qui le traduis comme ça...

JM Non, Augustin commente comme ça... Il ne dit pas : « déicide » !

DA Ce n'est pas en tant que peuple qu'ils ont été sacrifiés, mais pour avoir trahi leur vocation.

JM Ils ont voulu être comme les autres, fonctionner selon la logique terrestre et ils ont rencontré plus fort qu'eux.

DA Et Israël actuellement est obligé de se défendre sur un plan terrestre.

JM Oui, et en agissant ainsi, il compromet la paix du monde. [...] Ce qu'il faut bien voir c'est que la destruction du Temple de Jérusalem en 70 est un événement aussi considérable, et même plus, que le sac de Rome de 410. Car cette destruction, non seulement marque une rupture dans l'histoire du peuple juif, mais elle a aussi valeur pour nous chrétiens. Non comme une victoire que nous aurions remportée sur les juifs à travers les Romains (!), mais comme un appel à la conversion (cf. Lc 13,3.5), car nous pouvons, nous aussi, comme les Juifs qui subirent ce malheur, nous fermer au plan de Dieu ou le déformer à notre avantage. Toutefois dire qu'Augustin tient ici des propos antisémites, outre que c'est faux, c'est s'interdire de prendre en compte ce qu'il dit et de réfléchir.

SGJ Soit, mais il ne faut pas trop s'étonner d'entendre dans une prière du Vendredi saint de prier « pour les juifs déicides »...

JM Soit, mais il y a eu aussi « les juifs du pape », ceux que l'Église a protégés... Quant à la prière du Vendredi saint, elle a été changée après le concile Vatican II : « Prions pour les juifs à qui Dieu a parlé en premier ; qu'ils progressent dans l'amour de son Nom et la fidélité à son Alliance ». Ils ont tué celui en qui ils n'ont pas voulu voir celui qui réalisait la promesse faite à Israël. Ils ont accompli contre eux-mêmes, et malgré eux, la prophétie du Serviteur souffrant. [...] Mais poursuivons.

Le temps du salut n'est pas celui des historiens, marqué par des changements irréversibles d'époques et de civilisations : il recommence avec chaque individu et, pour Augustin, comme nous l'avons vu à propos de la crise pélagienne, le moment d'Israël est inscrit comme une étape nécessaire, entre l'absence de révélation (*ante legem*), sans laquelle l'homme reste dans l'ignorance de son éloignement de Dieu, et le temps de la grâce (*sub gratia*), qui nous vient du Christ, mais qui ne peut agir que chez qui se rend digne de la recevoir. Non que la grâce dépende de nos mérites, mais parce que, venant guérir la désorientation de notre libre arbitre, elle ne peut être reçue que dans l'usage rectifié, réorienté, de ce dernier. Voilà pourquoi, selon moi, c'est à juste titre que l'on a remplacé « Ancien » par « Premier » Testament, car, sans les Écritures juives, non seulement la figure du Christ n'est pas compréhensible, mais la nouveauté de la grâce, par rapport au respect de la loi, ne peut être que méconnue. Elle ne détruit pas le sens de la loi, mais nous donne la capacité de l'accomplir dans la joie, « avec grâce »...

La survivance du peuple juif, en dehors du trop terrestre projet sioniste, garde donc toute sa raison d'être qui est d'annoncer par ses Écritures la venue du Christ Rédempteur (*Christos* traduit l'hébreu Messie, « l'oïnt »). Sa vocation est de continuer à interpeller l'humanité dans laquelle il se trouve dispersé. Cependant, tout en ayant été la condition de possibilité du christianisme⁷, à partir de la compréhension chrétienne de ses Écritures, le judaïsme n'est plus le passage obligé.

Bref, pour conclure sur ce point, il était normal – « juste » – que la puissance romaine, tout entière de ce monde, l'emporte en ce monde, sur un peuple dont la véritable destinée n'était pas de ce monde, du moins pas selon l'esprit de ce monde, mais selon le dessein de Dieu ; et ce peuple avait voulu résister aux Romains, comme s'il était de ce monde. Comme il était prévisible que la Vérité serait mise en croix par des hommes dominés par leur peur et par leur violence et, compte tenu de ce que nous sommes, l'incarnation ne pouvait pas se terminer autrement.

e) De la passion de la gloire à la passion de la domination : vraie et fausse vertu.

Ces deux passions ne se confondent pas, mais il est facile de glisser d'un trop grand désir de la gloire humaine à la passion de la domination. La frontière entre les deux est le choix de la vérité et de la sincérité, car si « ceux qui aspirent à la gloire véritable, fût-elle due aux louanges humaines, mettent leur soin à ne pas déplaire à des juges éclairés » et suivent ainsi, selon Salluste, « le vrai chemin » – c'est ainsi que la recherche de la gloire peut soutenir celle de l'honnêteté –, ceux qui cherchent le pouvoir et la domination peuvent tout aussi bien user de ruse et de tromperie, « en voulant paraître un homme de bien sans l'être », et même aller jusqu'à « paraître dédaigner la gloire pour obtenir une plus grande louange » ! Ajoutons qu'ils peuvent aussi user de la violence et de l'intimidation...

⁷ La preuve s'en trouve dans les paroles du Ressuscité aux disciples d'Emmaüs (Lc 24, 25-27)

Face à une telle dérive, celui qui est dans « le vrai chemin », méprise tout autant les jugements des flatteurs que les soupçons de ceux qui jugent sans savoir (V, 19).

À quoi il faut ajouter qu'un homme vraiment bon, surtout s'il appartient de cœur à la cité de Dieu, ne peut se désintéresser du salut de ses ennemis. C'est là un sentiment nouveau par rapport à l'ordinaire, sauf chez certains hommes qui, en envisageant la paix future, se gardent de tout acte qui pourrait la rendre impossible après la guerre. Il y a là un calcul dont certains Romains étaient sans doute capables, à en croire le mot de Virgile cité au début de *La Cité de Dieu* – le contraire de ce qui s'est fait avec l'Allemagne à la fin de la grande Guerre de 14-18.

V, 19 [...] Tant est puissante, en effet, la justice de celui dont les vertus sont un don de l'Esprit de Dieu, qu'il aime jusqu'à ses ennemis et les aime au point de vouloir pour ceux qui le haïssent et le calomnient leur amendement et leur compagnie, non pas dans la patrie terrestre mais dans la céleste. Quant à ceux qui le flattent, bien qu'il ait peu d'estime pour leurs louanges, il n'en méprise pas l'affection : il ne veut pas tromper qui le loue pour ne pas décevoir qui l'aime. Aussi fait-il d'ardents efforts pour que soit plutôt loué Celui qui donne à l'homme tout ce qui mérite en lui d'être loué.

Cependant, pour ce qui est des hommes terrestres, il n'est pas besoin de rechercher la gloire pour s'abandonner à la passion de dominer. Le cynisme et la cruauté peuvent suffire.

V, 19 [...] L'histoire en signale un grand nombre, mais César Néron, le premier, atteignit le sommet et pour ainsi dire le faîte de ce vice : si grandes furent ses débauches que, de lui, rien de viril ne semblait à redouter, et si grande fut sa cruauté que, pour qui ne le connaissait pas, rien ne laissait soupçonner en lui la moindre mollesse (cf. Tacite, *Annales* XV,37).

Plus rien d'humain dans un personnage comme Néron, et l'on peut se demander comment la divine Providence a pu non seulement permettre de telles choses, mais donner le pouvoir à des individus « pires que des bêtes ». La réponse est dans l'Écriture, dans la bouche de la Sagesse divine : « *Par moi règnent les rois, par moi les tyrans dominent la terre* » (Pv 8,15). En effet, s'il est vrai que tout pouvoir vient de Dieu, il est également vrai que, ayant donné aux hommes le libre arbitre et la raison, Dieu ne peut, sans se dédire, ni agir à leur place, ni les empêcher d'agir : il leur laisse donc la totale responsabilité de leurs actes, ou de leur négligence, que ce soit dans le choix de leurs dirigeants ou, quand ils ne peuvent faire autrement, dans la manière dont ils les subissent. Toutefois, il ne peut les abandonner et, pour qui sait lire les « signes des temps », sa miséricorde est toujours à l'œuvre, puisque c'est seulement à partir du refus de telles situations d'injustice et de misère que les hommes peuvent aspirer à la justice et se mobiliser, ensemble, pour tenter de la faire advenir.

Ce qui revient à dire que l'engagement social et l'action politique sont incontournables, pour qui veut marcher vers la vraie liberté, car, comme on peut le lire dans le livre de Job (34,30) : « [Dieu] *fait régner l'homme fourbe à cause de la perversité du peuple* ». Certes, il y a des situations qui peuvent paraître particulièrement injustes et totalement disproportionnées aux individus qui les subissent, comme à leurs proches, mais c'est sans compter avec nos liens d'interdépendance, ni nos capacités de solidarité quand il s'agit de sauver l'humanité de l'homme.

Mais quelle humanité ? Force nous est de reconnaître aujourd'hui un grave flottement dans ce que nous nommons les « droits de l'homme », dans la mesure où l'idéologie dominante, qui est censée servir les intérêts de notre société, nous incite à rejeter le « droit naturel » pour ne retenir que la loi instituée, au gré de la majorité législative du moment⁸. Il n'y aurait dans la « nature » que des rapports de force, comme si l'éthologie animale ne nous avait rien dit sur la régulation des comportements, sans laquelle la plupart des espèces auraient disparu depuis longtemps ; et comme si notre raison, qui nous permet de faire la vérité et de nous entendre,

⁸ La question a été particulièrement brûlante l'an dernier à propos de la légalisation du mariage de personnes du même sexe, assorti d'un droit à l'enfant qui y trouverait sa justification, tout cela dans la confusion de l'égalité, sacro-saint principe de notre République, et de l'abolition des différences, dont celle des sexes. Ainsi voulait-on donner la priorité au « projet parental », en fermant les yeux sur la moralité des moyens, plutôt qu'à l'union d'un homme et d'une femme dans lesquels, s'il en naît, un enfant sera en droit de reconnaître son père et sa mère.

n'était pas elle-même autorégulée par la logique et ne pouvait pas régler nos comportements ! En vérité, il est à craindre que notre individualisme d'homme occidental n'ait pas grand chose à envier aux « vices » politiques que des sages comme Caton ou Cicéron dénoncèrent comme ayant causé la ruine de la république romaine⁹... Quant à la définition de l'humanité, elle est tout autre pour celui pour qui la vie humaine n'a pas d'autre horizon que celui de notre mort inéluctable, et celui pour qui notre vie humaine ne peut s'accomplir sans une ouverture à un au-delà de la mort, à une vie éternelle déjà commencée, dans la mesure où nous nous reconnaissons déjà vivant de la vie de Dieu, c'est-à-dire dans la charité.

Tel est en tout cas le mode de vie des membres de la cité de Dieu, en transit ici-bas. Car, pour Augustin, comme pour les philosophes païens qu'il a lus et médités, l'homme ne peut vivre et ne peut s'accomplir que dans ce que nous appellerions aujourd'hui un état de droit composé d'êtres libres et responsables. Pas seulement en titre, mais en vérité, car une cité n'a pas d'autre réalité que celle de ses citoyens. D'où cette *vertu* qui fut celle de l'empire romain, au moins dans certains de ses grands hommes, et qui lui permit d'étendre son état de droit à tous les peuples du bassin méditerranéen et même plus loin, dans les terres d'Asie.

D'où la réponse à la question de ce livre V :

V, 19 [...] J'ai donc suffisamment montré de mon mieux pour quelles raisons le Dieu unique, véritable et juste a aidé les Romains, qui étaient bons selon les critères de la cité terrestre, à obtenir la gloire d'un si grand empire. Il y a peut-être aussi une autre raison plus secrète, à savoir les mérites divers du genre humain, mieux connu de Dieu que de nous. Mais les hommes vraiment pieux n'en sont pas moins unanimes à affirmer que sans la vraie piété, c'est-à-dire le véritable culte du vrai Dieu, personne n'est capable de posséder la vraie vertu et que la vertu n'est pas vraie quand elle se met au service de la gloire humaine ; toutefois les hommes qui ne sont pas citoyens de la Cité éternelle, appelée par nos Saintes Lettres *Cité de Dieu*, sont plus utiles à la Cité de la terre quand ils possèdent même cette vertu [assujettie à la gloire], plutôt que de n'en point avoir.

« La vertu n'est pas vraie quand elle se met au service de la gloire humaine », car, rien de plus flottant que cette gloire quand on sait combien les hommes sont capables de mentir et de jouer sur l'apparence. Cependant, mieux vaut cette vertu au service de cette gloire que pas de vertu du tout ! En effet, qui cherche la gloire ne veut pas décevoir les autres, alors que qui cherche la domination, au mépris de la gloire humaine, n'a pas d'armes plus efficaces que celle de la terreur, ce qui conduit à la ruine de la république – la « chose du peuple » – qui, nous l'avons vu, n'a de réalité que « lorsque le peuple est gouverné de façon juste et bonne, que ce soit par un roi, par un groupe de nobles ou par la totalité du peuple », ce dernier étant « *une réunion de gens liés par un lien juridique consenti et une communauté d'intérêts* » (II, 21,2).

Toutefois la vertu, dans ses différents modes (prudence, justice, force, tempérance), est encore moins « vraie » quand elle est mobilisée au service de la volupté, car le plaisir est affaire individuelle : il détourne du bien commun de la cité :

V, 20 [...] Ainsi donc les vertus avec toute leur glorieuse dignité sont réduites à servir la volupté comme une maîtresse impérieuse et impudente. Rien de plus honteux, rien de plus hideux, rien de plus repoussant pour les regards des gens de bien que ce tableau, disent-ils, et ils disent vrai. Mais, à mon avis, si l'on faisait un tableau représentant les vertus au service de la gloire humaine, il n'aurait pas non plus la beauté qu'il mérite. Car cette gloire, tout en n'étant pas une femme voluptueuse, n'en est pas moins enflée et pleine de vanité. [...] Mais celui qui, avec une vraie piété, croit en Dieu, espère en lui et l'aime, prête plus d'attention aux choses pour lesquelles il se déplaît à lui-même qu'à celles, s'il en a, qui lui plaisent moins à lui qu'à la vérité. Et ces qualités grâce auxquelles il peut déjà plaire aux autres, il les attribue uniquement à la

⁹ cf. le discours de Caton, cité en CD V, 12,5

miséricorde de celui à qui il craint de déplaire, lui rendant grâce pour ce qui est guéri, répandant des prières pour ce qui reste à guérir.

f) Les interventions de Dieu dans l'histoire des royaumes terrestres

Dieu en nous créant libres, a voulu que nous ayons la pleine responsabilité, non seulement de nos actes – il n'agit pas à notre place –, mais encore de notre marche vers la perfection, qui ne peut être vraie et durable que si elle est selon son dessein. C'est ce qui a fait dire à Augustin, au livre IV, que « la vertu est un don de Dieu, à demander à celui qui seul peut la donner » (IV,20). L'accomplissement de l'humanité, ce sera précisément la cité de Dieu telle qu'elle apparaîtra à la fin des temps, après le jugement dernier. En attendant, au cours de leur existence terrestre, les royaumes comme les individus, connaissent inévitablement des phases de bonheur et de malheur, de sorte qu'il convient de distinguer les réussites terrestres, temporaires, du bonheur éternel. Dès lors, comment Dieu intervient-il dans l'histoire ? Essentiellement dans les cœurs, par sa grâce, pour les tourner vers lui. Telle fut la mission des prophètes annonçant celles du Verbe et de l'Esprit Saint, dans l'Incarnation et dans l'Église qui en est le prolongement. Mais Dieu agit aussi en donnant des « signes » qui confirment que les choses sont dans son ordre à lui, qu'elles vont dans le bon sens et c'est ce qu'on peut dire au sujet de l'empire romain qui, même si c'est par la force, a réussi à mettre en place quelque chose d'essentiel au progrès et au salut du genre humain : un état de droit s'imposant à tous, supérieur aux nations qui avaient chacune leurs dieux, quelque chose dont l'humanité avait besoin pour commencer à réaliser son unité et que la bonne nouvelle du salut est pour tous les hommes. Il y a là comme une prime à l'efficacité sans laquelle la raison humaine serait privée de tout critère d'appréciation et de tout encouragement pour rechercher la vertu. D'où cette conclusion :

V.21. Puisqu'il en est ainsi, n'attribuons le pouvoir de disposer des royaumes et des empires qu'au vrai Dieu qui réserve exclusivement à ceux qui le reconnaissent (*piis*) le bonheur dans le royaume des cieux ; quant au règne terrestre il l'accorde aux pieux et aux impies, comme il lui plaît, lui à qui rien ne plaît injustement.

Dieu n'est pas arbitraire. Ce qui lui plaît, sa justice, c'est que tous les hommes soient sauvés.

SGJ Il semblerait qu'Augustin dise que tous n'iront pas au Paradis...

JM. C'est dans la logique augustinienne : Dieu ne peut pas accueillir au paradis des êtres qui le refusent. Mais il est vrai aussi que ce n'est pas à nous de juger de qui le reconnaît ou le rejette. Dieu fera le tri à la fin des temps : la grande erreur de certains hommes d'Église a été de confondre le royaume de Dieu avec un royaume terrestre et tout le livre d'Augustin s'élève contre une telle confusion qui annihilerait la liberté des hommes.

DA Le Christ dira vous m'avez reconnu dans les pauvres...

JM Oui, ce qui est étonnant dans ce texte de Mt 25, c'est que les gens ne savent pas qu'en faisant du bien ou du mal aux autres, c'est au Christ qu'ils l'ont fait. Cela ne veut pas dire que nous n'ayons pas sur cette terre des critères d'évaluation, ne serait-ce qu'aimer Dieu plus que tout et le prochain comme soi-même. Mais ces critères sont relatifs à la conscience que nous avons des choses et nous ne voyons pas tout. S'il est vrai que les hommes sont capables de « faire mal » pour obtenir un bien (par exemple en médecine), ils sont tout aussi capables de mal user d'un bien, ou de s'en servir pour faire le mal. Si l'on dit que la fin ne justifie pas les moyens, c'est parce que, dans le cynisme avec lequel on envisage certaines actions, on peut exclure la justice et la miséricorde et ne pas respecter les personnes dans leur dignité. On peut dire aussi que si l'empire romain n'avait pas été ce qu'il était au temps de Néron, il n'y aurait pas eu Néron. Il y a un lien, une complicité, entre ceux qui exercent le pouvoir et ceux qui le subissent.

SGJ Les chrétiens n'avaient pas choisi Néron. Toute la population ne choisit pas la même chose et il y a aussi des dommages collatéraux. Moi, je ne me reconnais pas toujours dans les gens qui me gouvernent...

JM Le peuple français a le gouvernement qu'il mérite, compte tenu du rapport de forces qui se manifeste dans les élections. La cité terrestre est régie par des rapports de force, mais il y a en elle des citoyens dont le cœur est ouvert à la cité céleste, qui est une cité de justice et d'amour, sans rapport de force, car chacun y trouve sa place. C'est Dieu qui la construit : à partir de cœurs convertis aux valeurs de Dieu.

La piété indique ici une relation de vénération et d'amour, ce dont se prive une vertu purement terrestre, qui n'attend sa gloire que du regard des hommes, sans reconnaître avec humilité que la vertu est don de Dieu, source de notre vie et de notre perfection, et qui seul peut nous réorienter vers lui. C'est donc lui qui a donné leur empire aux Romains, « quand il la voulu, et autant qu'il l'a voulu » (V, 21), comme il avait donné le leur aux Perses, adorateurs de deux dieux, un bon et un mauvais, sans qu'ils aient besoin des dieux romains des moissons pour récolter les leurs !

Et il en est de même des Romains auquel il a donné d'exercer le pouvoir : qu'il s'agisse de Marius et Gaius César ; des empereurs Vespasien et Titus, comme de Domitien, si contesté en son temps ; du chrétien Constantin ou de l'apostat Julien dont on a évoqué la fin tragique et celle de son armée au livre précédent (en IV, 29). *Les raisons de Dieu nous sont cachées, mais elles ne sont pas injustes !* Voilà ce que nous dit notre foi dans l'épreuve : nous sommes sous-tendus par un plan divin ; l'homme est créé en vue de quelque chose. Il ne faut pas oublier que l'élimination de la notion de finalité dans les sciences de la nature a vidé pour nous la notion de Providence divine de sa possibilité même. Mais, si nous ne sommes pas « finalisés », il n'y a pas de bien et de mal : seulement des choses qui nous arrivent, avec pour seul critère le plaisir de l'instant : « chacun n'en fait qu'à sa tête » disait le vieux Caton (cf. V, 12,5).

De même, c'est la Providence qui décide de la durée et de la fin des guerres, « selon que Dieu décide dans sa justice d'accabler ou, dans sa miséricorde, de consoler le genre humain » (V, 22). Les exemples ne manquent pas dans l'histoire des Romains : les rapides victoires de Pompée contre les pirates, celle de Scipion pour terminer la troisième guerre punique... Mais Rome connut aussi des guerres interminables et d'éprouvantes défaites : les dix-huit ans de la seconde guerre punique qui épuisèrent et anéantirent presque les forces romaines (70.000 morts en deux batailles) ; les vingt-trois ans de la première guerre punique ; les quarante ans de la guerre contre Mithridate ; et plus loin, dans le temps, les cinquante ans de guerre contre les Samnites avec l'humiliation des Fourches Caudines. « Mais comme [les Romains] aimaient non la gloire pour la justice, mais la justice pour la gloire, ils rompirent le lien de paix » (V 22). Rome n'a pas toujours été victorieuse et les Romains n'étaient pas des saints :

V. 22. [...] Qu'ils se rappellent donc, ceux qui ont lu l'histoire, combien furent chargées de vicissitudes de toutes sortes et de lamentables défaites, les guerres soutenues par les anciens Romains : car ce monde, telle une mer en furie, a coutume d'être battu par le tempête incessante de pareils maux. Et enfin - ce à quoi ils n'ont jamais consenti - qu'ils cessent, par leurs propos insensés contre Dieu, de se perdre eux-mêmes et de tromper les ignorants!

A contrario est évoquée, en V, 23, la miraculeuse victoire remportée, en 406, durant les temps chrétiens, contre l'Ostrogoth Radagaise, allié d'Alaric, à Fiesole, par Stilicon : la chose se passa en une seule journée, sans un seul blessé du côté romain, mais avec plus de cent mille hommes tués dans l'autre camp avec la capture et l'exécution de leur chef (406). Pour ne pas être lui-même ingrat, comme le sont des Romains à la mémoire oublieuse, Augustin ne manque pas de suggérer ce qui se serait passé, si au lieu d'Alaric, qui était arien, ce fût Radagaise qui avait pris Rome, lui qui chaque jour « apaisait les dieux païens et les appelait à son secours par ces sacrifices interdits aux Romains par la religion chrétienne », de telle sorte que, dans les milieux païens, on célébrait son invincibilité jusqu'à Carthage ! Rien n'aurait échappé à la profanation ni à la destruction, alors que quelques années plus tard, en août 410, quand Rome fut prise par Alaric, « contrairement à tous les usages des guerres antérieures, par respect pour la religion chrétienne, les Romains réfugiés dans les lieux saints furent protégés » (V, 23) :

V.23 [...] Par là, c'est avec miséricorde que le véritable Seigneur et pilote de l'univers a flagellé les Romains et montré par l'incroyable défaite des adorateurs des démons que ces sacrifices ne sont pas nécessaires à la bonne marche des affaires de ce monde, pour que des hommes moins portés à disputer opiniâtrement qu'à réfléchir prudemment n'abandonnent point la vraie religion à cause des malheurs présents, mais y demeurent plus fermement dans l'attente la plus confiante de la vie éternelle.